

Préface

Thrace, l'unificatrice

Margarita Pournara

Traducteur : Sophie Sioutis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anatoli/450>

DOI : 10.4000/anatoli.450

ISSN : 2498-0730

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 17-22

ISBN : 978-2-271-07897-1

ISSN : 2111-4064

Référence électronique

Margarita Pournara, « Préface », *Anatoli* [En ligne], 4 | 2013, mis en ligne le 01 août 2016, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anatoli/450>

Préface

Thrace, l'unificatrice

.....
Margarita Pournara
(traduit du grec par Sophie Sioutis)

Une nuit, calme et étoilée, comme celles dont on peut encore se délecter en Grèce en cette fin octobre. Dans ces derniers jours d'automne où la nature expire, on entend les derniers bruissements de l'été. Le village, *Mesembria*, est propre et bien entretenu. Il est habité par des Musulmans d'origine turque, une communauté rurale repliée sur elle-même. Le seul bruit qui interrompe cette sérénité sont les aboiements des chiens, qui, depuis les cours, alertent leurs maîtres de la venue d'un groupe de visiteurs. Ce sont les participants au colloque « *Géopolitique des Civilisations* » qui arrivent pour dîner à la taverne *La Perle Bleue*. D'un pas lent, respirant à pleins poumons la brise bénéfique du soir, ils s'approchent du seuil de la demeure.

La perle bleue

La perle, c'est l'amulette qu'ont les Chrétiens et les Musulmans pour éloigner le mauvais œil : ces formules qui, bienveillantes ou envieuses, ont le pouvoir de flétrir une plante saine, d'attirer sur un bébé la maladie en le rendant pâle et fatigué, de casser le talon de la nouvelle paire de chaussures portées par une belle jeune fille. Voilà le premier point de rencontre entre ces mondes qui, à première vue, sont différents : une petite – mais toute puissante – perle bleue, en forme d'œil, qui unit continents, religions et différentes générations qui croient en son pouvoir magique. Arme des hommes contre le mauvais œil.

Mais laissons de côté les superstitions orientales pour suivre de nouveau nos visiteurs. Qui sont-ils ? Les colloques imposent souvent la présence de

personnes de tout horizon, d'autant plus qu'ils sont invités à s'exprimer sur différentes cultures. Ainsi, parmi nos visiteurs entrant maintenant dans la taverne, se trouvent un Juif américain, originaire de l'ex-Union Soviétique, des Turcs installés définitivement en France et ce depuis plusieurs années, des Français curieux et cosmopolites qui ont parcouru le monde, un Chypriote qui vit en Grèce, une Lettone, un Britannique, connaisseur de l'histoire des Balkans. Et dans le rôle de l'hôte, un Grec de Paris et une Thrace, femme active du pays, qui a créé un musée folklorique et qui connaît la région comme sa poche. Ces deux derniers portent sur leurs épaules le lourd fardeau de l'osmose, au sein de toute cette équipe au bagage culturel bien différent.

D'ailleurs, presque toutes les discussions du congrès s'articulent autour du même thème : comment le facteur culturel affecte notre perception du monde, la hiérarchisation de nos valeurs, notre coexistence avec les autres. Après les interventions arrive l'heure de la convivialité autour d'un dîner, avec des discussions plus cordiales et moins scientifiques. Un nom est sur toutes les lèvres : Samuel Huntington, qui a été le premier à évoquer le choc des civilisations comme la principale composante de la vision de la géopolitique moderne. Vingt ans ont passé depuis lors et maintenant encore au colloque de Thrace, sa théorie résiste au temps et aux faits.

Sous la même impulsion

L'intérieur de la taverne est sobre et accueillant. Tout a été rangé et astiqué avec entrain. Les propriétaires de la taverne leur souhaitent la bienvenue comme s'ils les accueillait chez eux ; les odeurs de cuisine qui leur chatouillent les narines leur font présager de la grande variété de plats sur la carte. Nedime, la propriétaire, est la première femme du village à être allée à l'école secondaire et à avoir ouvert une petite entreprise. Elle est chaleureuse et accueillante.

Dans un coin de la salle, quelques chaises vides attendent les musiciens. La soirée s'annonce non seulement gustative mais aussi musicale avec des sons venant de Thrace. Un carrefour de cultures et de religions, une mosaïque de groupes ethniques et de minorités, un domaine privilégié de recherche pour un tel colloque, le choc des civilisations, sous nos yeux : des Grecs, des Turcs,

des Bulgares, des Pomaques (Musulmans bulgarophones) «se retrouvent sous la même impulsion¹», comme l'aurait dit le poète grec Yannis Ritsos.

L'impulsion ici, c'est la beauté infinie de la nature et la proximité avec des voisins de confession religieuse ou de langue différentes. Chacun sait que le destin et le temps auraient pu le jeter sauvagement et brutalement sur l'autre rive du fleuve Evros. Exemple vivant d'expatriation, la chanteuse de la soirée, assise près du microphone : une femme d'un certain âge, de petite taille, coiffée de tresses recouvertes d'un fichu. Avec un beau visage aux traits amincis, un regard puissant. Sa silhouette verticale est telle les colonnes doriques qui se tiennent debout fièrement, sans ornements. C'est Katina Farassopoulou, elle vient d'une famille de réfugiés de Cappadoce. Dans cette région de la Turquie profonde vécut pendant des siècles des chrétiens turcophones. Ils furent contraints de s'arracher à leur terre lors de l'échange de populations en 1924. Plusieurs d'entre eux se sont de nouveau enracinés en Thrace en conservant les us et coutumes et la langue de leur ancienne patrie.

Le *Kourbani*

Les visiteurs ont déjà goûté les premiers plats. Délicieux. Des produits frais, cuisinés avec une tendresse maternelle, qui pénètrent le corps et apaisent fatigue et esprit. Du pain pétri à la main, des feuilletées au *pastourma* (viande épicée et séchée au soleil), des feuilletés au fromage, des champignons et des aubergines grillés, du melon *toursi* (au vinaigre). Arrêtons-nous un peu plus sur le menu. Il a été concocté avec sagesse par cette habitante de Thrace qui en connaît l'histoire et les habitudes. En Thrace, explique-t-elle, des habitudes alimentaires, tant des citadins que des paysans de nationalités différentes, est né un assortiment de saveurs particulier qui conserve les traces de ces remaniements culturels, de ces influences fécondes, que les hommes de cette terre ont subis. Dans les zones rurales, les mœurs alimentaires sont déterminées par l'économie des ingrédients, le respect du dur labeur de la nature et par la créativité. Tous ces mets d'apparence simple renferment des saveurs intenses et merveilleuses.

Attablés indistinctement, les convives attaquent le plat principal : de la viande accompagnée de *pligouri* (boulgour). Repas rituel dont l'origine remonte aux temps anciens. La viande des animaux offerte en sacrifice à un

.....
1. Yannis RITSOS, Extrait du poème *Corps nu* tiré du recueil «*Erotika*», éd. KEDROS, Athènes, 1980.

dieu, το ιερείον, était cuite avec du blé – symbole de nourriture. Cette habitude a survécu jusqu'à nos jours, en tant que vœu communautaire fait, en l'honneur d'un Saint, sous la forme de sacrifice d'animaux pour s'attirer le bien de la communauté ou la santé des hommes, préservant ainsi l'un des chapitres les plus importants du culte populaire en Thrace. Le *pligouri*, c'est du blé dur concassé, le pain de gruau dans l'Antiquité, qui autrefois remplaçait le riz – rare et cher. Le blé est broyé dans une meule à bras en pierre déjà connue sous les temps homériques. «Douze femmes réunies peinaient à les faire tourner, préparant farine d'orge et farine de froment, vraie moelle des hommes²». Un plat qui renferme dans sa substance les marques de l'histoire, les symboles de la religion, l'habitude des gens de l'Orient de remercier les dieux en immolant une victime propitiatoire, τὸ σφάγιον. Un plat que l'on trouve du fin fond de la Turquie ou du Moyen-Orient jusqu'en Grèce du Nord. Une autre rencontre de cultures. Gustative, cette fois-ci.

«Les Musulmans le préparent pendant le *Kourbani*, la grande fête du sacrifice» explique un des Turcs vivant en France. Les autres lui demandent ce que le mot *Kourbani* signifie. «Mis à part le rite, c'est un terme affectueux adressé aux enfants par les grands-parents ou les parents, comme Abraham qui allait sacrifier son fils pour prouver sa foi à Dieu. Enfant à Istanbul, mon grand-père m'appelait «mon kourbani», dit le Turc qui a l'impression d'être de retour chez lui, rentré de la lointaine Lille où il travaille. Non pas que Constantinople se trouve à quelques centaines de kilomètres de là, mais parce que la taverne de Nedime lui rappelle son enfance. Le goût et l'ouïe sont les sens de la mémoire. Et après la saveur du boulgour, intervient la musique pour parfaire la nostalgie.

Quelques minutes de silence, avant que la femme ne se mette à chanter. Le groupe musical «*Lalitudes* (Ceux qui chantent)» l'accompagne. Une lyre, une darbouka, un violon, un luth pour une voix qui semble surgir du fin fond des siècles passés. Avec des mouvements mesurés devant sa poitrine, ses mains accompagnent le chant. Elles se déploient dans «une zone géographique» bien délimitée, sachant parfaitement qu'elles ne doivent pas franchir les frontières du cou et du buste. Cette gestuelle est caractéristique de la pudeur cap-padocienne. Bien qu'elle soit originaire de notre «Orient intime», ce n'est pas

2. HOMÈRE, L'Odyssée, Chant XX, vers 107-108, «τῆσιν δῶδε ἀπάσαι ἐπερρώοντο γυναιῆκες / ἄλφιστα τεύχουσαι καὶ ἀλείατα, μυελὸν ἀνδρῶν» (traduction par M. Dufour et J. Raison, GF-Flammarion, Paris, 1984, p. 288).

une danse sensuelle mais sensible, quasi religieuse. Il en est de même pour les chants qui parlent de l'amour, qui cachent une passion maîtrisée, un sanglot contenu de la perte et la souffrance.

La souffrance diffère d'une personne à l'autre. Souffrance causée par le décès d'un proche, par la personne aimée, par le départ à l'étranger d'un être cher, par l'échec d'un projet de toute une vie. Le chant de Farassopoulou, qui vient du village des Saints-Anargyres, en Césarée, parle de l'amour entre deux jeunes gens de confession religieuse différente. «*Emimoglou*». Et dans leur mémoire, il déroule des souvenirs différents pour chacun d'entre eux. Les Grecs et les Français ne comprennent pas les mots en turc. Peu importe. Tous sont sous le coup d'une vive émotion. Elle supprime les inhibitions, elle a le pouvoir de déboutonner leurs vestes, de faire sortir les mouchoirs de leurs poches. La Souffrance, unificatrice. Français, Grecs, Turcs, Américains, Anglais ne font plus qu'un.

Certains se lèvent et se mettent à danser timidement. Ce sont les Turcs. Leurs corps habitués à une vie sédentaire ou au quotidien d'un universitaire, se délient. Quelque chose s'adoucit et palpite. Ils écoutent leur cœur chanter. Les Grecs puis les Français les imitent. Le Britannique reste cloué sur sa chaise mais il est envoûté par la voix de Madame Katina. Soutenu par une Grecque, l'Américain qui a du mal à se tenir sur ses jambes – il a des douleurs articulaires – redevient pour quelques instants un jeune homme de 20 ans, plein de vie et de force, prêt à conquérir le monde. Tous se retrouvent de nouveau sous la même impulsion. Et la théorie de la lutte des civilisations s'effondre presque: Grecs, Turcs, Français, serrés les uns contre les autres, face à une Grecque de Cappadoce qui chante en turc la souffrance dans un village turc de Thrace.

C'est maintenant le tour d'une autre chanteuse, grecque, elle aussi. La plus jeune. Elle porte le deuil de son fils perdu prématurément. Le chant métamorphose son deuil. Il exprime un sentiment mêlé de joie et de tristesse. Il perd de son poids, de sa noirceur, de son côté lugubre et devient partage. Avec courage et générosité. Comme un cadeau offert à tous ceux qui l'écoutent chanter. Elle interprète «*Tzivaeri*³», un chant traditionnel sur la mère qui en envoyant son fils en exil le perd à jamais.

.....
3. Mon *tzivaeri* (Mon trésor) – arabe *cawahir*, turc *cevahir*, grec τζιβαέρι ou τζοβαίρι «bijou, joyau», in Georgiou D. BABINIOTI, Dictionnaire étymologique de la langue grecque moderne, Centre de Lexicologie, Athènes, 2010.

Géopolitique des civilisations. Huntington, 20 ans après

Ah! La terre étrangère s'en donne à cœur joie
Mon *tzivaeri*
Ma fleur odorante
Doucement et modestement

Ah! C'est moi qui l'y avais envoyé
Mon *tzivaeri*
C'était ma volonté
Doucement mes pas effleurent la terre

Ah! Maudite sois-tu terre étrangère!
Mon *tzivaeri*
Toi et tes bienfaits!
Doucement et modestement

Ah! Toi qui as ravi mon fils
Mon *tzivaeri*
Et qui l'as fait tien
Doucement mes pas effleurent la terre

Et l'émotion atteint son comble. La respiration s'arrête et puis reprend de nouveau. Il n'y a plus de différences idéologiques, de controverses scientifiques, de théories de séparation. Tous ne font qu'un, même s'ils ne connaissent pas la langue. Peu de régions possèdent cette force unificatrice, celles situées près des frontières. Comme la Thrace...